

Ce qui me paraît toujours incroyable quand je me souviens de Patricia, c'est l'intensité qu'il me reste, comme si cela venait de se passer, que mon souffle, mon corps, étaient pris par sa présence immédiate, par sa voix, et que là au creux de moi l'émotion était si forte que je devais me contrôler, me tenir tranquille, comme s'il fallait surtout que je ne sois pas submergé par le trouble sidérant que Patricia provoquait en moi. D'ailleurs, pendant les quatre années de ma jeunesse sous le soleil de Patricia, l'adolescent malhabile que j'étais, trop appliqué à jouer la carte du sang-froid, s'était desservi lui-même. Je suis convaincu que si je m'étais décoincé un peu, en passant moins de temps à me tenir à distance, dans la maîtrise de mes états, si j'avais bougé, Patricia aurait elle aussi bougé. Elle serait venue jusqu'à moi.

À force de ressasser les souvenirs de Patricia, de me concentrer sur tout ce qui me restait d'elle, de nous, à force de considérer toutes nos traces avec précaution, de

me focaliser sur les images que je ne voulais pas perdre, pour les lister, les classer, les fixer encore et encore, je crois que j'avais fini par les modifier. J'avais ajouté des détails, retranché des détails, et au fil du temps je ne savais plus. J'avais peut-être, dans mon obsession, ma peur de la perdre, fabriqué de toutes pièces des souvenirs de Patricia, qui avaient l'air d'être la réalité de mon passé vécu avec elle, et en fait, je ne savais plus. Par mes propres efforts, j'avais rendu ma mémoire incertaine, mais au moins, depuis mes 14 ans, mon amour pour Patricia n'avait subi aucune épreuve.

Je me moque alors de m'être sans doute égaré. Je l'aimais follement et cela ne devait pas se modifier. Je ne savais pas pourquoi j'avais eu besoin de passer toute ma vie à continuer d'aimer Patricia. Comme si la perdre tout à fait, la laisser s'évaporer avec les années de ma jeunesse, aurait été insurmontable.

Je ne suis pas parvenu à comprendre pourquoi.